

William Wordsworth

Sur les épitaphes

Extrait de *L'Ami*, 22 février 1810

traduit de l'anglais par Maxime Catroux

Il va sans dire qu'une épitaphe présuppose la présence d'un monument funéraire sur lequel elle doit être gravée. Presque toutes les Nations ont souhaité que certains signes extérieurs indiquent l'endroit où leurs morts sont enterrés. Parmi les tribus sauvages et peu accoutumées à l'écriture, ce sont surtout des pierres grossières placées autour des tombes, ou encore des monticules de terre élevés sur elles. Cette coutume provenait, de toute évidence, d'un double désir ; premièrement, préserver les dépouilles des défunts des actes irrespectueux ou d'une profanation sauvage, et, deuxièmement, conserver leur mémoire. « Il n'y a jamais de tombes négligées, sauf chez quelques nations sauvages, dit Camden, tels les Bactriens qui jettent leurs morts aux chiens ; quelques coquins de philosophes, comme Diogène, qui désirait être dévoré par les poissons ; quelques courtisans dissolus, comme Mécène, qui avait pour habitude de dire : *Non tumulum curo ; sepelit natura relictos*.

Peu m'importe la tombe : – la Nature sauvera ses morts.

Dès que les nations eurent appris à écrire, des épitaphes furent inscrites sur ces monuments, afin que leurs intentions fussent comblées plus sûrement et adéquatement. J'ai fait provenir les monuments et les épitaphes de deux sources de sentiments, mais ces deux, en fait, se confondent en une seule. L'invention des épitaphes, Weever, dans son *Discourse of Funeral Monuments*, le dit justement « procédait du présage et du pressentiment de l'immortalité, naturellement implantés dans tous les hommes, et remonte aux disciples de Linus, le poète thébain célèbre aux environs de 2700 ; lesquels disciples furent les premiers à pleurer Linus leur Maître, lorsque ce dernier mourut assassiné, en des vers pleins de tristesse baptisés d'après lui, Œlina, et par la suite Epitaphia, pour la raison qu'ils furent d'abord chantés dans les enterrements, et, par la suite, gravés sur les sépulcres. »

Et, en vérité, sans la conscience d'un principe d'immortalité dans l'âme humaine, l'Homme n'aurait jamais vu naître en lui le désir de vivre dans le souvenir de ses semblables : ni l'amour simple, ni le désir de l'espèce pour l'espèce n'auraient pu produire cela. Le chien ou le cheval périt dans un champ ou dans une écurie, à côté de ses compagnons ; il est incapable d'anticiper la tristesse avec laquelle les associés qui l'entourent pleureront sa mort ou se languiront de sa perte ; il ne peut concevoir ce regret à l'avance, il ne peut en former aucune pensée ; par conséquent, il lui est impossible d'avoir le désir de laisser ce regret ou ce souvenir derrière lui. Si même nous ajoutions au principe d'amour, qui existe chez les animaux inférieurs, la faculté de la Raison qui n'est présente que chez l'Homme, est-ce que la conjonction de ces deux rendra compte de ce désir ? Il ne fait aucun doute que c'est une conséquence nécessaire de cette

conjonction. Pourtant, non pas comme son résultat direct, à mon avis, mais comme ce résultat seulement atteint à travers une pensée intermédiaire, *i.e.* celle d'un avis ou d'une assurance, au-dedans de nous, qu'une certaine parcelle de notre nature est impérissable. Du moins, l'antériorité, par ordre de naissance, de ce premier sentiment sur les autres est-elle indiscutable. Si nous nous repençons sur les jours de notre enfance, nous voyons clairement qu'il n'y a nul souvenir du temps où, concernant notre Être individuel, l'esprit était dépourvu de cette assurance ; alors que le désir que nos amis et nos familles gardent souvenir de nous après notre mort, ou même dans l'absence, est, comme nous allons le découvrir, une sensation qui ne se forme pas du tout avant que les sentiments de *sociabilité* aient été développés, et que la Raison se soit reliée à une grande variété d'objets. Abandonné, et coupé de toute communication avec la meilleure part de sa nature, doit être celui qui fait dériver ce pressentiment d'immortalité, tel qu'il existe dans l'esprit d'un enfant, de la gaieté insouciantes ou de l'entrain des esprits animaux dont sont dotés l'agneau dans le pré, ou toute autre créature irrationnelle ; et qui l'attribuerait, en somme, à une pure et simple ignorance chez l'enfant ; à une incapacité issue de l'état encore imparfait de ses facultés à venir, en quelque point de son être, au contact de la notion de mort ; ou bien à un acquiescement irréflecti à ce qui a été instillé en lui ! Un tel dépliement des mystères de la nature – même s'il a peut-être oublié son être antérieur – a-t-il jamais remarqué la curiosité précoce, obstinée et insatiable des enfants pour les sujets touchant à l'origine ? Ce seul fait prouve ouvertement la monstruosité de ces suppositions : car, même si nous n'avions aucun témoignage que l'esprit des très jeunes enfants médite avec passion sur la mort et l'immortalité, ces questions qu'ils posent continuellement, comme nous le savons tous, concernant le *d'où je viens*, incluent nécessairement des habitudes correspondantes d'interrogation sur le *où je vais*. L'origine et la direction sont deux notions inséparablement liées. Un enfant ne s'est-il jamais tenu aux abords d'un torrent, à se demander quel pouvoir nourrissait les forces de ce courant perpétuel, et de quelle inextinguible source provenait toute cette eau, sans être poussé inévitablement à faire suivre cette question par une autre : « Vers quel abîme progresse-t-il ? Quel réceptacle peut contenir ce flux puissant ? » Et l'esprit de sa réponse a dû s'accompagner, que l'on parle de mer ou d'océan, d'une image tirée d'une carte géographique ou de l'objet réel de la nature – telles choses ont pu être la *lettre*, mais l'*esprit* de sa réponse a dû *tout aussi* inévitablement être, – un réceptacle sans limites ni dimensions ; – rien de moins que l'infini. Alors, nous sommes peut-être en droit de dire que ce sentiment d'immortalité, s'il n'est pas le jumeau de la Raison et parfaitement contemporain à elle, compte parmi les tout premiers de sa descendance : et nous pouvons même affirmer que c'est à partir de ces deux forces conjointes et sous leur protection que les affections humaines se forment et éclosent peu à peu. Ce n'est pas ici le lieu de pénétrer dans les replis les plus cachés de ces investigations ; mais le sujet exige que j'avoue très clairement que, pour ma part, il m'est inconcevable que les sympathies de l'amour mutuel qui grandissent à mesure que nous grandissons puissent jamais atteindre, après que nous avons reçu des sens externes l'impression de la mort, que nous avons été dans l'habitude de cette impression quotidiennement renouvelée, et que le sentiment qui lui est joint nous a été personnellement délivré, à nous et à ceux que nous aimons, une force neuve ou même conserver l'ancienne, si de telles sympathies n'étaient pas contrebalancées par ces entretiens avec notre être intérieur, lesquels sont antérieurs à toutes ces expériences, coïncident avec cette révélation, et ont, à travers cette seule coïncidence, le pouvoir (car autrement elles ne pourraient posséder ce

pouvoir) de nous affecter. Je le confesse, j'ai la conviction absolue que, si la sensation et le sentiment de la mort n'étaient pas contrebalancés de cette manière, un tel sentiment de vide pénétrerait tout le système des choses, un tel manque de correspondance et de cohérence, une si épouvantable disproportion entre les moyens et les fins, qu'il ne pourrait y avoir aucune joie, aucun repos. Dussions-nous grandir orphelins de cette chaleur géniale, le givre glacerait l'esprit, si pénétrant et si puissant qu'il n'y aurait nul mouvement de la vie de l'amour ; et nous pourrions infiniment moins souhaiter qu'on se souvienne en quelque manière de nous après que nous aurions quitté un monde que tout homme aurait arpenté comme une ombre. Si, enfin, dans une créature douée des facultés de l'anticipation et de la raison, les affections sociales n'avaient pu se développer sans le soutien de la foi en l'être immortel de l'homme ; et si, par conséquent, l'individu agonisant n'avait pas eu le désir de survivre dans le souvenir de ses semblables, et si de leur côté, ces derniers non plus n'avaient pu éprouver le souhait de préserver pour les temps futurs les vestiges des disparus ; alors, il s'en serait à la fin ensuivi que sans la croyance en l'immortalité où ces divers désirs ont leur origine, ni les monuments ni les épitaphes, ces commémorations affectueuses ou laudatives des défunts, n'auraient pu exister dans ce monde.

On dit que Simonide, qui venait d'accoster en une contrée étrange, trouva le cadavre d'un inconnu sur le rivage ; il le mit en terre et dans la Grèce entière il fut honoré pour la piété de cette action. Un autre philosophe ancien, qui aperçut un cadavre par hasard, le regarda avec dédain, sinon avec mépris, en disant : « Regardez ce qu'il reste de l'oiseau envolé ». Mais il ne faudrait pas supposer que le bon et compatissant Simonide fût incapable des hauts mouvements de pensée auxquels cet autre sage laissait libre cours, au moment où son âme se fixait seulement sur l'être indestructible ; ni même que, dans une disposition d'esprit différente, il n'aurait pas été affecté – celui pour qui la vue d'un homme sans vie avait aussi peu d'importance que cette enveloppe sans valeur qu'un oiseau a quitté – par les considérations terrestres qui avaient incité le Poète philosophe à accomplir ce pieux devoir. Et, concernant ce dernier point, nous pourrions être certains que, s'il avait été dépossédé de la faculté de communiquer avec ces pensées plus exaltées qui appartiennent à la nature humaine, il ne se serait pas davantage soucié du cadavre d'un étranger que de celui d'un phoque ou d'un marsouin rejeté par les vagues. Nous respectons l'enveloppe charnelle de l'homme, non seulement parce qu'elle abrite une âme rationnelle, mais encore une âme immortelle. Chacun de ses sages était en sympathie avec les meilleurs sentiments de notre nature ; des sentiments qui, bien qu'ils paraissent opposés entre eux, sont liés par quelque chose de bien plus délicat que la simple opposition. Il s'agit d'une connexion formée par ce processus subtil par lequel, tant dans la nature que dans le monde moral, les qualités passent insensiblement dans leur contraires, et les choses gravitent les unes autour des autres. De même que, parcourant l'orbe de cette planète, un voyage vers les régions où le soleil se couche conduit peu à peu aux quartiers où nous avons eu coutume de le contempler lorsqu'il apparaît à son lever – et, de semblable manière, qu'un voyage vers l'est, dans notre imagination lieu natal du matin, nous conduit à la fin aux quartiers où le soleil se laisse voir pour la dernière fois quand il quitte nos yeux ; de même, faisant route en direction de la mort, l'âme contemplative avance en réalité vers la contrée de la vie éternelle ; et, de la même manière, elle peut à loisir explorer ces étendues heureuses, jusqu'à ce qu'elle soit ramenée, à son avantage et à son profit, à la terre des choses transitoires – de la tristesse et des larmes.

C'est en un point médian, donc, lequel commande les pensées et les sentiments des deux sages que nous avons représentés et opposés, que se place l'auteur de cette espèce de composition dont c'est notre présent dessein d'expliquer les lois. Dès lors, retournant à ce double désir de conserver les restes des morts et de préserver leur mémoire, on peut dire qu'un monument funéraire est un hommage rendu à un homme comme être humain ; et qu'une épitaphe (au sens ordinaire du mot) inclut ce sentiment général, et quelque chose de plus ; et qu'elle est un registre destiné à préserver la mémoire du défunt, comme un hommage rendu à sa valeur individuelle, pour la satisfaction des cœurs affligés des survivants, et pour le bénéfice commun des vivants ; lequel registre doit être achevé, non point d'une manière générale, mais, là où la chose est possible, dans un *lien étroit avec les restes corporels des défunts* : et ces derniers, parmi les nations modernes d'Europe, sont déposées à l'intérieur, ou à côté des lieux de culte. Jadis, comme on le sait, on enterrait les morts au-delà des murs des villes et des cités ; et chez les Grecs et les Romains, ils étaient fréquemment enterrés le long des voies.

Ici, je pourrais m'arrêter avec plaisir un moment et inviter le lecteur à contempler les avantages qui ont dû accompagner une telle pratique. Nous pourrions nous attarder sur la beauté que ces monuments ainsi placés ont dû emprunter aux images de la nature environnante – aux arbres, aux fleurs sauvages, au ruisseau que l'on aperçoit ou que l'on entend, à la route battue qui étend sa longueur tout à côté. Que de tendres similitudes ces objets ont dû présenter à l'esprit du visiteur qui s'appuyait sur l'une de ces tombes, ou qui se reposait à la fraîcheur de son ombre, qu'il s'y fût arrêté, vaincu par la fatigue, ou sensible à l'invitation, « Arrête ici tes pas, Voyageur ! », que l'on trouve si souvent inscrite sur ces monuments. Et, à cette épitaphe elle-même on a probablement ajouté de fortes images des apparences ou des impressions immédiates des sens, des analogies vivaces et touchantes de la vie comme voyage, – la mort comme le sommeil qui envahit le voyageur fatigué – la mauvaise fortune comme cet orage qui s'abat soudainement sur lui – la beauté comme une fleur qui se fâne – le plaisir innocent comme ce que l'on peut cueillir – la vertu qui se tient, inébranlable comme un rocher face aux vagues qui s'abatent sur lui ; – analogies de l'espoir « insensiblement miné, comme le peuplier au bord de la rivière qui l'a nourri », ou foudroyé en un instant comme le pin abattu par l'éclair au sommet de la montagne – de pressentiments et de souvenirs bouleversants, comme une brise rafraîchissante qui se lève sans prévenir, ou le goût de l'eau à une fontaine que l'on ne s'attend pas à trouver là. Toutes ces choses, et d'autres suggestions semblables, ont dû donner, autrefois, au langage de la pierre insensible une voix plus forte, et rendue chère par la bienveillance de la Nature avec laquelle elles étaient unies. – Nous, dans les temps modernes, nous avons perdu beaucoup de ces avantages ; et pour les habitants des grandes villes et cités, ils ne sont contrebalancés que dans une faible mesure par la coutume qui veut que l'on dépose les morts à l'intérieur ou à proximité des lieux de culte ; malgré l'apparence somptueuse et imposante de ces édifices, et si intéressants ou utiles que soient les souvenirs qui leur sont attachés. Même s'il n'était pas vrai que les tombes perdent leur vertu monitoire lorsqu'elles sont exposées au regard des hommes occupés des affaires du monde, et trop souvent souillées et gâtées par ces soucis, cependant, quand la mort est dans nos pensées, rien ne peut corriger le manque de l'influence consolatrice de la Nature, et combler l'absence de cette forme particulière de renouveau et de déchéance que les champs et les bois offrent à l'attention de l'esprit grave et contemplatif. Pour éprouver la force de ce sentiment, il n'est que de comparer, en imagination, la façon inconvenante dont nos tombes s'entassent les unes sur les autres dans

le cimetière populeux, bruyant, sale et sans herbe ou presque d'une grande ville, avec la sereine solitude d'un cimetière turc, isolé du monde et davantage sanctifié encore par le bosquet de cyprès dans lequel il est lové. Un poète contemporain sincère a exprimé des pensées d'une même sensibilité dans son « All Saints Church, à Derby » : déplorant l'apparence sinistre et bien peu accueillante de son cimetière, il souhaiterait qu'on ait eu aux temps passés la coutume d'enterrer les habitants des grandes villes à la campagne. –

*Alors en quelque lieu rural, calme, isolé,
Où la Nature bienfaitrice ne perd jamais
Son visage plein de bénignité, sauf à la saison délaissée, quand
Ses tresses retombant sur son  tole de sable
Elle pleure annuellement le destin mortel de l'homme,
son œuvre la plus noble, (ainsi les premières vierges d'Israël,
pleuraient tous les ans sur les monts
leurs plus beaux disparus), ici en cette scène rurale,
Si placide, si familière au souhait
Qu'éprouve le Chrétien, d'un repos calme dans
Le tombeau silencieux, j'eu se aimé rester:*

*– déambuler, où la froide rosée du ciel aurait
 t  posée sur les humbles tombes alentour, au temps
Où le regard de la lune p le se serait posé sur les tumulus d'herbe,
Pensif, comme moi, musardant solitaire,
Comme si elle méditait sur les morts inhumés dessous.
L , tandis qu'avec lui, le saint homme d'Uz,
  propos de la destinée humaine, j'étais en sympathie,
Comptant les longues, longues périodes que la prophétie
Décrète et fait rouler, avant qu'arrive le grand jour
De la résurrection, et souvent le Printemps à l'oeil bleu
Viendrait à ma rencontre avec ses fleurs, comme la Colombe,
Jadis, revint avec une fleur d'olivier, réconforter
Le Patriarche qui pleurait un monde détruit :
Et je b nirais sa visite; car pour moi
Il est doux de trouver la consonance qui lie,
Comme une seule chose, les ouvrages de la Nature et le verbe
De Dieu. –*

John Edwards.

Un petit cimetière de village, reclus au sein de la Nature, peut en vérité être très avantageusement comparé à celui d'une ville surpeuplée; et, outre les qualités qui lui sont propres, l'art de la sépulture y combine nombre des meilleurs aspects et tendances ressortissant à la pratique des Anciens. Les sensations de joie pieuse qui accompagnent les célébrations dominicales à la campagne, sont à bon escient épurées encore par la vue des tombes des familiers et des amis, rassemblées dans cette maison collective vers laquelle les spectateurs pensifs et néanmoins heureux se dirigent eux-mêmes. De cette façon, une paroisse, dans le calme de la campagne, est un centre visible de la communauté des vivants et des morts, et le point auquel est habituellement renvoyé ce qui les concerne tous deux de plus près.

Comme, dans les villes et les villages, les morts reposent à proximité de nos lieux de culte, la composition d'une épitaphe se fonde, chez nous, davantage encore que parmi les nations de l'Antiquité, sur la plus sérieuse et la plus solennelle des affections de l'esprit humain : sur l'excellence disparue – sur la peine et l'admiration, qu'elles soient sociales ou personnelles – sur la religion, individuelle et sociale – sur le temps et sur l'éternité. Par conséquent, il suffit, ordinairement, pour garantir une composition de cette sorte de toute censure, qu'elle ne contienne rien qui heurterait cet esprit ou soit incompatible avec lui. Mais, pour faire qu'une épitaphe soit digne de louange, il faut bien davantage. Elle doit contenir, exprimé de façon touchante, une pensée ou un sentiment qui appartienne à la partie mortelle ou à la partie immortelle de notre nature. Si ces conditions sont remplies, si ordinaire ou banal que soit le sentiment dont il s'agit, chaque homme d'esprit pur lira ces mots avec plaisir et gratitude. Un homme pleure son épouse ; un parent exprime l'espoir déçu qu'a causé la perte d'un enfant ; un fils donne libre cours à un sentiment de respect filial pour son père ou sa mère défunts ; un ami, peut-être, inscrit un panégyrique des qualités de bon compagnon, ou des solides vertus de l'occupant de la tombe dont la disparition a laissé un sentiment de tristesse dans sa mémoire. Cela, ainsi qu'une pieuse mise en garde à l'adresse des vivants et l'humble expression d'une confiance chrétienne en l'immortalité, est le langage que parlent mille cimetières ; et il n'arrive pas souvent qu'on y trouve quoi que ce soit qui soit plus distingué ou plus approprié aux vivants ou aux morts. Le Dr Johnson, dans son *Essay upon the epitaphs of Pope*, attribua ce manque de distinction à deux causes : 1) la rareté des objets dont l'homme fait l'éloge et 2) le peu de variété que l'on rencontre parmi les hommes, ou pour le citer « le fait que la plus grande partie de l'humanité n'a pas du tout de caractère ». On peut fort bien tenir ces propos, sans avoir à en rougir, dans le cours de la conversation commune ; mais ils ne conviennent pas au langage d'un critique ou d'un moraliste qui parlerait sérieusement d'un sujet sérieux. Les objets d'admiration dans la nature humaine ne sont pas rares, mais abondants : et, pour l'œil qui sait le percevoir, chaque homme possède un caractère qui lui est propre. La cause réelle de ce manque reconnu de distinction dans les monuments funéraires est celle-ci : analyser la personnalité d'autrui, surtout s'il s'agit de ceux que nous aimons, n'a jamais été un emploi commun ou naturel pour les hommes. Nous ne sommes pas anxieux, toujours et partout, de comprendre, la constitution des esprits de ceux dont la présence nous a soulagés, consolés et soutenus, et avec lesquels nous avons longtemps et quotidiennement éprouvé plaisir et joie. Les affections sont leur propre justification. La lumière de l'amour dans nos cœurs est une preuve satisfaisante qu'il y a une réelle dignité dans l'esprit de nos amis et de nos parents, d'où provient cette lumière. Nous nous refusons à l'idée de placer leurs qualités et leurs défauts sur les deux plateaux de la délicate balance du pur intellect ; et nous ne sommes pas davantage tentés de déceler les nuances par lesquelles une vertu se distingue chez eux d'une excellence connue sous le même terme générique telle qu'elle existe dans l'esprit d'un autre. Mais moins encore sommes-nous sensibles à ces raffinements lorsque nous sommes touchés par la tristesse, l'admiration ou le regret, ou sous l'emprise d'un de ces sentiments qui incite les hommes à perpétuer le souvenir de leurs amis et de leurs parents au moyen d'archives placées au sein même de cette retraite des morts, qui unit toutes choses et les rend égales.

La première exigence, donc, concernant l'épitaphe, est qu'elle exprime, dans un ton qui aille droit au cœur, le langage générique de l'humanité, en tant qu'il est relié au sujet de la mort – source d'où procèdent les épitaphes –, et de la vie. Naître et mourir sont les

deux points sur lesquels tous les hommes se sentent en absolue coïncidence. Ce langage générique peut être prononcé de si frappante manière qu'il rende l'épithaphe digne d'une haute louange ; cependant, elle ne peut prétendre à la plus haute, si ne viennent s'y ajouter d'autres excellences. En parcourant toutes les étapes intermédiaires, nous essaierons de déterminer derechef ce que sont ces excellences, et en quoi consiste la perfection de ce genre de composition. – On trouvera qu'elle réside dans une juste proportion du sentiment commun ou universel de l'humanité, relativement à des sensations suscitées par une perception claire et distincte, communiquée à l'esprit du lecteur, de l'individu dont la mort est déplorée et dont la mémoire doit être préservée ; ou du moins de son caractère, tel qu'après la mort, il est apparu à ceux qui l'aimaient et se lamentent de sa perte. Cette sympathie générique doit être provoquée, avivée et diversifiée par le biais de pensées, d'actions, d'images, – les détails relatifs à l'âge, au métier, au genre de vie, à la prospérité qu'a connue le défunt ou à l'adversité qu'il a affrontée – et par cette sympathie générique, tous ces points devraient être reliés et rendus solennels et former une harmonie unique. Ces deux pouvoirs devraient se tempérer, se limiter et s'exalter l'un l'autre. Le lecteur devrait savoir qui est cet homme auquel on lui demande de penser avec intérêt, et ce qu'il a été. Il faut donner une conception distincte (de manière implicite, plutôt qu'explicite) de l'individu que l'on pleure. – Mais le rédacteur d'une épithaphe n'est pas un anatomiste, qui disséquerait la structure interne de l'esprit ; il n'est pas même un peintre qui exécuterait un portrait tout à loisir et en toute tranquillité ; son dessin, souvenons-nous-en, il le fait à côté de la tombe ; et, qui plus est, de la tombe d'une personne qu'il aime et admire. De quelle pureté et de quelle clarté cette vertu est elle-revêtue, elle dont l'image ne pourra plus jamais bénir nos yeux vivants ! Le caractère d'un ami défunt ou d'un parent aimé n'y est pas observé, non – et ne doit pas être observé autrement que s'il s'agissait d'un arbre, vu à travers un tendre halo ou une brume lumineuse, qui le spiritualise et l'embellit ; et qui lui ôte, de fait, quelque chose, mais dans le seul but que les parties qui ne sont pas abstraites ou retirées puissent apparaître plus dignes et plus belles, puissent ainsi nous impressionner et nous affecter davantage. Disons-nous alors que ce n'est pas la vérité, pas une image fidèle ; et que, par voie de conséquence, le but de la commémoration ne peut être atteint ? *C'est* la vérité, et de l'ordre le plus haut ; car s'il est indubitable que des choses qui ont bel et bien existé ne sont pas apparentes, l'objet étant toutefois examiné par ce moyen, des parties et des proportions sont clairement et distinctement rendues évidentes qui auparavant n'avaient été vues qu'imparfaitement ou inconsciemment : c'est la vérité sanctifiée par l'amour – la descendance commune de la dignité des disparus et des affections des vivants ! De cela on peut aisément faire l'épreuve. Que quelqu'un, dont le regard a été aiguë par une hostilité personnelle à voir les défauts de caractère d'un homme de bien, apprenne sa mort, et quel changement s'opère en un instant ! L'inimitié fond aussitôt ; et comme elle disparaît, l'indécence, la disconvenance et la difformité s'évanouissent ; et, sous l'influence de la commisération, leur succède une harmonie d'amour et de beauté. Amenez un tel homme sur la tombe de son ennemi, sur laquelle on a inscrit une épithaphe, composée dans l'esprit que nous avons recommandé. Se détournerait-il de cette épithaphe comme d'une fable oiseuse ? Non ; – le regard plein de pensées, le soupir, et, peut-être, une larme involontaire, témoigneraient de ce qu'elle recelait une signification avérée, généreuse et bonne ; de ceci que dans l'esprit de son auteur demeurait une impression qui était un vrai résumé du caractère du défunt ; et qu'on se souvenait de ses dons et de ses qualités avec la simplicité qui convenait à leur souvenir. La composition

et la qualité de l'esprit d'un homme vertueux, contemplées à côté de la tombe dans laquelle son corps se décompose, devraient apparaître et être ressenties comme quelque chose qui est à mi-chemin entre ce qu'il était en ce monde, allant de-ci de-là avec ses fragilités vivantes, et ce que l'on présume qu'il est en tant qu'esprit du ciel.

Il suffit par conséquent que le tronc et les branches principales de la dignité du défunt soient représentés de manière objective et sans affectation. Tout détail supplémentaire, fruit d'une recherche minutieuse et scrupuleuse, surtout si c'est par le biais de distinctions laborieuses et antithétiques, doit inévitablement manquer sa cible ; forçant le Spectateur qui passe à conclure ou bien que le défunt ne possédait pas les mérites qu'on lui a attribués, ou bien que ceux qui ont élevé un monument à sa mémoire, et dont on suppose alors nécessairement qu'ils étaient en étroite relation avec lui, étaient incapables de percevoir ces mérites ; ou les avaient du moins perdu de vue dans l'acte de composition ; car, l'entendement ayant été à ce point affairé dans ses petites occupations, le cœur du visiteur pourrait-il être autre que froid ? Et, dans chacun de ces deux cas, que la faute incombe à la personne défunte ou aux survivants, le mémorial laisse froid et s'avère dépourvu d'utilité.

Il est bien mieux de ne pas assez approfondir la distinction que de la poursuivre trop avant, ou d'y travailler de façon laborieuse et sans aucun sentiment. Car il n'y a pas d'autre endroit où nous soyons à ce point disposés à réfléchir sur ces sujets, de la nature et de la condition, par lesquels tous les hommes se ressemblent, que dans le temple où le Père universel est vénéré, ou au côté de la tombe qui rassemble tous les êtres humains en son sein, et "rend égaux le haut et le bas". Nous souffrons et nous pleurons d'un même cœur, nous nous aimons, et nous nous soucions les uns des autres dans un même esprit, nos espoirs se tournent vers la même région, et les vertus qui nous survivent tous, et nous soutiennent, comme la patience, la douceur, la bonne volonté, la justice, la tempérance et la modération des désirs, sont à un égal degré notre souci à tous. Qu'une épitaphe, donc, contienne du moins cette reconnaissance de notre nature commune ; et ne sacrifie pas le sens de son importance pour trouver l'équilibre entre des qualités contraires, ou rechercher de minutieuses distinctions dans chaque caractère individuel ; car ces qualités qui, (ce qui sera le cas, dans la plupart des cas) si on les examine, ne se réduisent pas à un écheveau de mots, seront, même lorsqu'elles sont justes et vraies, cruellement déplacées ; car, de même qu'il est probable que seul un petit nombre aura exploré ces complexités de la nature humaine, de même leur découverte n'intéressera qu'un petit nombre. Mais une épitaphe n'est pas un écrit hautain, réservé aux érudits : elle est ouverte à tous, aux sages et aux plus ignorants ; elle est humble et claire, et elle sollicite avec amour le regard ; l'histoire et l'avertissement qu'elle prodigue sont brefs, afin que l'insouciant, l'affairé ou l'indolent ne soient pas découragés, ou l' impatient fatigué : le vieil homme voûté apprend par cœur le registre gravé comme s'il s'agissait d'un second abécédaire ; – l'enfant est fier de pouvoir le lire ; – et l'étranger est introduit, par ce biais, dans la compagnie d'un ami : elle est l'affaire de tous, et elle est pour tous : – dans le jardin de l'église, elle est ouverte au jour ; le soleil se penche sur la pierre, et les pluies du ciel s'abattent sur elle.

Cependant, bien que l'auteur qui voudrait provoquer la sympathie doive dans ce cas, plus que dans tout autre, fournir la preuve qu'il a lui-même été ému, il faut se rappeler que l'érection d'un monument est l'acte d'une sobre réflexion ; que l'inscription qui y figure est conçue pour être l'objet permanent d'une lecture universelle ; et que, pour cette raison, les pensées et les sentiments qui y sont exprimés devraient également être

permanents – libérés de la faiblesse et de l'angoisse d'une tristesse qui est par nature temporaire, et se protège des regards par une décence instinctive. Les passions devraient être retenues et les émotions maîtrisées ; fortes, certes, mais nullement ingouvernables ou entièrement involontaires. La décence l'exige, ainsi que la vérité : car autrement comment pourrait-on croire le narrateur ? De plus, une tombe est un objet qui tranquillise : la résignation au cours du temps y éclôt aussi naturellement que les fleurs sauvages qui parsèment le gazon dont elle peut être recouverte, qui l'entourent ou la protègent. La forme et la substance mêmes du monument qui a reçu l'inscription, l'apparence des lettres, témoignant de la lenteur et du labeur de la main qui a dû les graver, peuvent sembler peut-être adresser un reproche à l'auteur qui a laissé s'épancher les transports de son esprit, ou les tours rapides d'une passion conflictuelle, bien que tout cela puisse constituer la vie et la beauté d'une oraison funèbre ou d'un poème élégiaque.

Ces sensations et ces jugements, sur lesquels on a peut-être agi inconsciemment, ont été une des causes principales qui ont fait que les épitaphes personnifient si souvent le défunt, et le représentent comme s'il parlait depuis sa propre tombe. Le Mortel qui s'en est allé se présente lui-même en vous déclarant que ses souffrances ont cessé ; qu'il connaît le repos ; et il vous conjure de ne plus le pleurer. Il met en garde, en parlant comme celui qui a bien connu la vanité des affections qui se limitent aux objets terrestres, et il rend son verdict tel un Être supérieur remplissant l'office d'un juge qui ne connaît pas de tentation susceptible de l'égarer et dont la décision ne peut être autre qu'impartiale et dépourvue de passion. Ainsi la mort est-elle débarrassée de son dard, et l'affliction désubstantialisée. Par le biais de cette tendre fiction, les survivants se limitent à une peine plus calme, et emploient cette intervention de l'imagination afin que la raison puisse parler son propre langage avant d'être véritablement en mesure de le faire. Cette interposition fantomatique unit également de manière harmonieuse les deux mondes des vivants et des morts par les affections qui leur sont appropriées. Et l'on peut observer que nous avons ici une preuve supplémentaire de la justesse avec laquelle les inscriptions funéraires se rapportaient à la conscience de l'immortalité comme à leur source originelle.

Je ne parle pas avec l'intention de recommander qu'une épitaphe soit façonnée dans ce moule, plutôt que celui, plus commun encore, où ce qui est dit provient directement des survivants ; mais afin de souligner plutôt à quel point ces sentiments sont naturels, qui ont conduit les hommes, dans tous les états et rangs de la société, à adopter si fréquemment ce premier mode. Et cela, je l'ai fait surtout, afin que les lois qui devraient présider à la composition de l'autre mode puissent être mieux comprises. Ce dernier, à savoir celui dans lequel les survivants parlent en leurs noms propres, me semble tout compte fait grandement préférable : car il permet une plus grande variété de remarques, et, par-dessus tout, parce que, en excluant la fiction qui est le fondement de l'autre, il repose sur une base plus solide.

Il en a été assez dit pour faire entendre notre idée d'une épitaphe parfaite ; mais il faut garder à l'esprit qu'il s'agit de celle qui doit répondre le mieux aux objectifs *généraux* de cette espèce de composition. Selon la méthode que nous avons indiquée, la dignité de la vie privée, dans toutes les variétés de situations et de caractères, sera honorablement et profitablement conservée dans la mémoire. Le modèle ne recommande pas les hommes publics, excepté ces personnes qui, par l'ampleur de leurs services concernant la paix et la guerre, ou par l'excellence hors du commun de leurs travaux artistiques,

littéraires ou scientifiques, se sont non seulement fait universellement connaître, mais ont encore rempli le cœur de leur pays d'une gratitude éternelle. Pourtant, je dois ici marquer une pause afin de me corriger. En décrivant la teneur générale des pensées que doivent contenir les épitaphes, j'ai omis de dire que si ce sont les actions d'un homme, ou bien même un seul acte bénéfique isolé, d'utilité publique ou restreinte, qui l'ont distingué et ont avivé le désir de conserver sa mémoire, alors, bien sûr, l'attention doit se porter principalement sur ces actions ou sur cet acte : et les sentiments sur lesquels on s'attarde procèdent naturellement de cet acte ou de ces actes. Ayant fait cette distinction nécessaire, je poursuis. Les puissants bienfaiteurs de l'humanité, puisqu'ils ne sont pas seulement connus de leurs survivants immédiats, mais continuent à l'être, de façon familière, d'une postérité plus éloignée, ne requièrent pas d'esquisses biographiques, en un tel endroit, ni non plus une évocation de leur caractère susceptible de les individualiser. La chose est déjà effectuée par leurs œuvres, dans la mémoire des hommes. Leurs seuls noms, ainsi qu'un grandiose sentiment de gratitude civique, d'amour patriotique, ou d'humaine admiration – ou l'expression d'un principe élémentaire essentiel à la constitution de la véritable vertu ; – une déclaration concernant cette pieuse humilité et cet abaissement volontaire, qui sont toujours les plus profonds lorsque les esprits sont capables d'exaltation pure – ou une intuition, communiquée au moyen de mots adéquats, du caractère sublime de la faculté intellectuelle – voilà les seuls hommages qui peuvent être rendus ici, la seule offrande qui sur un tel autel ne serait pas indigne.

*Quel besoin a shakespeare, pour ses os honorés
Du labeur d'une époque qui empilerait des pierres,
Ou que ses saintes reliques soient cachées
Sous une pyramide dressée vers les étoiles?
Cher Fils de la Mémoire, grand héritier de la Gloire,
Qu'as-tu besoin d'un si faible témoin de ton nom?
Dans notre admiration et notre émerveillement, tu
T'es bâti un monument vivant et durable,
Et dans un tel sépulcre, tu gis en telle pompe,
Que les rois pour une telle tombe souhaiteraient mourir.*